

LITTÉRATURE ■ L'Orléanais Philippe Vasset signe *Une Vie en l'air*, qu'il présente, samedi, aux Temps modernes

Récit d'un « toxicomane de l'aérotrain »

Pendant trente ans, Philippe Vasset a « habité » la rampe de l'aérotrain qui s'étire entre Saran et Ruan. Une expérience qu'il livre dans *Une Vie en l'air*, paru chez Fayard.

Katia Beaupetit
katia.beaupetit@centrefrance.com

Depuis sa prime adolescence, il arpente les 18 kilomètres de la plate-forme construite, en 1965, pour lancer l'aérotrain de Jean Bertin. De « cet échec industriel, de cette ruine du futur », Philippe Vasset a trouvé un refuge et un promontoire sur le monde. Au point de devenir « possédé par ce bâtiment ». Au point de devenir « toxicomane de l'aérotrain ». Dans *Une Vie en l'air*, l'auteur détaille ces trente ans passés dans son « vieux pays longiligne ».

■ **Votre récit est-il autobiographique ?** Effectivement, je suis le narrateur de cette histoire sur un lieu hors norme, qui est aussi ma propre histoire. Mais ce livre n'est pas autobiographique dans le sens où ce n'est pas ma vie qui a de l'intérêt. Ce qui est intéressant, c'est mon face-à-face avec ce monument énigmatique qui écrase tout, même la fiction. L'enjeu du livre, ce ne sont donc pas les histoires que j'ai fantasmées sur lui, mais justement que ce lieu est un précipité de fiction dans le réel et dans ma propre vie. Je voulais garder la sidération qu'il a toujours exercée sur moi.

■ **Après l'avoir arpenté pendant si longtemps, on comprend, à la fin, ce qui vous a décidé à écrire...** Quand j'ai compris, en effet, que cette rampe allait peut-être retrouver un usage – avec le projet de Space train (lire notre édition d'hier) et le rapport commandé par le préfet pour en faire un musée en plein air ou une promenade – j'ai décidé de me l'appro-



L'enlisement progressif du projet m'a offert trente ans de liberté là-haut

PHILIPPE VASSET, auteur.



ERMITE. Pour l'auteur, né en 1972, cette rampe a été un eden où il a été « formidablement heureux ». PHOTO RAPHAËL DALLAPORTA

prier par la littérature. Et outre le fait d'être un vecteur littéraire, mon deuxième objectif était de doter cette construction mystérieuse d'une trajectoire vaporeuse, d'un panache !

■ **Vous évoquez des bribes de votre enfance et de votre adolescence à Orléans. Pouvez-vous nous en dire plus ?**

Non. Et pour une raison très simple : je donne très peu d'indications temporelles dans le livre pour restituer le sentiment que peut procurer cette rampe. C'est un monument hors de l'espace mais aussi hors du temps. Un endroit gelé depuis cinquante ans. De plus, le temps que j'ai passé là-haut a tendance à se confondre avec le temps passé en bas. C'est comme si j'avais eu une vie en haut et une vie en bas...

Ce lieu est vraiment une expérience unique et mon livre est le récit de cette énigme. Essayer de comprendre pourquoi j'ai perdu autant de temps là-haut...

■ **Ne craignez-vous pas que ce récit, cette expérience, n'intéresse que des Orléanais ?** Détrompez-vous. Au fil de mes dédicaces, j'ai rencontré une multitude de personnes qui ont longé cet endroit en train ou en voiture et qui voyaient parfaitement de quoi je parlais. Sans compter toutes celles, plus âgées, qui ont entendu parler de ce

train qui, en 1974, a battu le record de vitesse sur le coussin d'air à 430 km/h. C'est quelque chose qui va bien au-delà de la seule région.

■ **On sent que c'est ce monument qui vous a poussé vers l'écriture ?** Il s'est passé beaucoup de choses là-haut. D'abord la rampe, et plus précisément la plate-forme, ont été pour moi le

rayonnement d'une bibliothèque géante. Et puis, la position debout, là-haut, c'est déjà, quelque part, la position d'un écrivain : vous êtes à 7 ou 10 mètres de hauteur ; la Beauce étant très plate, vous voyez très loin. Tout est à la fois transparent et mystérieux. Vous êtes exposé et, en même temps, personne ne vous remarque. C'est, je pense, ce para-

doxe qui a tout déclenché.

■ **Chaque grande partie de votre livre est précédée d'une référence musicale ? Ce sont ces musiques que vous écoutez là-haut ?** Oui, ce sont celles que j'écou- tais avec mon petit Walkman. Ce qui est troublant, c'est que je me suis rendu compte, des années après, qu'elles parlaient toutes des sensations que je vi-

vais à l'époque. Celle qui ouvre le livre, par exemple, *Smalltown boy*, de Bronski Beat, parle d'un garçon seul sur une plate-forme, d'un garçon d'une petite ville... Elle a toujours été ma chanson préférée.

■ **Votre livre ne retrace pas que votre propre expérience ; il raconte aussi l'histoire de ce projet grâce à votre travail d'enquête auprès des élus, Michel Guérin et Jean-Pierre Sueur, des archives départementales...** C'était important qu'il n'y ait pas que ma voix en effet, même si c'est un récit très personnel. Certes, j'y retrace mes rêveries mais je raconte aussi l'enlisement progressif du projet qui m'a offert trente ans de liberté là-haut. Cela permettait de revenir sur un projet de société dont cette technologie était porteuse : annuler les campagnes, rapprocher les villes nouvelles...

■ **Avez-vous déjà rencontré d'autres passionnés du sujet ?** Assez peu. J'ai surtout rencontré des passionnés du projet de train mais pas de la rampe abandonnée. Ce fut un échec avant que je naisse et je n'ai donc aucune nostalgie de cette technologie que je n'ai pas connue.

■ **Vous écrivez « Le monolithe était brisé et ma vie avec ». Avez-vous toujours le même sentiment aujourd'hui ?** Oui, sinon, je n'aurais pas écrit le livre... Je me souviens de la première fois où il a été cassé pour le chantier de l'A19. C'était la fin de la possibilité de circuler sur toute la longueur, la fin de cette sensation merveilleuse de passer de la forêt à la Beauce. La fin d'un voyage où l'on flottait comme en deltaplane... J'ai vraiment le souvenir d'avoir perdu quelque chose ce jour-là.

■ **Ce récit sur le monument qui a changé votre vie aurait pu s'intituler « Le roi de l'aérotrain » ?** Je n'ai jamais pensé à ce titre car je ne suis qu'un roi d'opérette finalement ! En revanche, j'ai longtemps pensé à l'intituler « Un monument ». Avec cette ambition de transformer le site d'un échec en un monument. Celui qu'il a été pour moi... C'est pour cela que je termine par un discours, comme ceux des cérémonies d'inauguration. Mon idée, c'était de mettre mon récit en écharpe autour de lui. De le faire vibrer d'une histoire autre. ■

« La matrice des autres lieux »

Né en 1972 à Tours, Philippe Vasset a vécu son enfance et son adolescence à Orléans.

Il a commencé à écrire très jeune et publié très tôt ses premières nouvelles, obtenant en 1993 le prix du Jeune écrivain organisé par *Le Monde*.

Il a depuis publié plus d'une dizaine de livres, principalement des romans et des récits, dont *Un livre blanc*, paru en 2007 chez Fayard : il y explorait, carte en main, en géographe, les zones blanches de la région parisienne, ces espaces « vides » non répertoriés par l'IGN (Institut national de l'information géographique et forestière).

Est-ce l'aérotrain qui lui a donné ce goût pour les endroits à la marge ? « Je pense que j'avais déjà cet intérêt quand je



RAMPE. Avec « Une Vie en l'air », Philippe Vasset remonte à la source de ses premiers éblouissements. PHOTO ÉRIC MALOT

suis monté là-haut pour la première fois. Mais c'est vrai que ce lieu a été la matrice de tous les autres. C'est pour cela que le livre est construit en matriochka et qu'ensuite, je déplie l'aérotrain jusqu'au Texas, au

Nigeria... Des endroits où je suis allé après. Car il m'a offert une position et des sensations que j'ai cherchées et dupliquées ailleurs », souligne celui qui a été pensionnaire de la Villa Médicis en 2014. ■

➔ **Pratique.** Samedi 15 septembre à 14 h 30 à la librairie Les Temps modernes. « Une Vie en l'air » de Philippe Vasset, Fayard, 18 €.